

Chaucer et les origines de la Saint Valentin

Jonathan Fruoco

► **To cite this version:**

| Jonathan Fruoco. Chaucer et les origines de la Saint Valentin. 2018. hal-01709204v2

HAL Id: hal-01709204

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01709204v2>

Submitted on 18 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chaucer et les origines de la Saint Valentin

Jonathan Fruoco

Université Grenoble Alpes

Il y a depuis le Moyen Âge une longue tradition poétique qu'on pourrait définir comme « Valentine », à savoir des œuvres héritées des conventions de la *fin'amor*, de la poésie courtoise mais articulées autour d'un événement calendaire précis, à savoir le 14 février. La coutume a bien sûr évolué depuis le Moyen Âge, transformant cette tradition poétique célébrant le retour des oiseaux en une fête des amoureux, devenue un événement social fixe faisant partie, qu'on le veuille ou non, de notre vie à tous, comme le prouve d'ailleurs le livre du sociologue Jean-Claude Kaufmann *Saint Valentin, mon amour*, paru en 2017. L'aspect essentiellement artistique a, de fait, largement été dilué lorsque le 14 février s'est « commercialisé », comme le remarque non sans humour l'auteur anglais Neil Gaiman dans un « Court poème pour la Saint Valentin » :

Roses are red,
Violets are purple,
Which is a very hard word to rhyme
And makes me happy that on February the 14th we don't traditionally have to give each other
oranges.

Nous sommes donc bien loin des origines de cette fête et du temps de Geoffrey Chaucer ou Othon de Grandson. Ce que je vous propose donc est de tenter de définir les origines poétiques de la Saint Valentin et de comprendre pourquoi Chaucer grâce à deux poèmes (*The Parliament of Fowls* et *The Complaint of Mars*) est si souvent considéré comme le père de cette fête, qui bien avant de parler d'amour et de vendre du chocolat, était synonyme de fertilité et annonciatrice du retour du printemps en plein hiver.

1. Histoire des saints Valentin dans l'Antiquité

Le 14 février 1477, Margery Brews envoya une lettre à son fiancé, John Paston. Elle lui explique ne pas être en très bonne santé physique et de cœur et qu'elle ne pourra l'être tant qu'elle n'aura pas eu de nouvelles de lui. Elle lui dit que sa mère a tenté, en vain, de persuader son père d'augmenter sa dote mais elle précise que si John l'aime vraiment, il l'épousera quoi qu'il en soit. L'histoire se termine évidemment bien puisque John Paston et Margery Brews

ont fini par se marier et eurent un fils, William, qui est plus tard devenu l'un des membres les plus importants de la cour d'Henri VIII. La raison pour laquelle je mentionne cette lettre, écrite le jour de la Saint Valentin, est que Margery ne l'adresse pas seulement à John Paston, esquire, mais bien à « my ryght welebeloued Voluntyne », faisant de cette lettre la plus ancienne carte de la Saint Valentin que nous possédons. Elle prouve que dès le XV^e siècle, la fête était ancrée dans les mœurs, au moins de l'aristocratie, et que le terme « Valentin » était déjà devenu synonyme d'amant.

Cette tradition ne s'est, bien sûr, pas développée d'elle-même et repose sur des poèmes valentins ayant largement contribué à l'apparition de cette fête. John Gower, Sir John Clanvowe, Othon de Grandson, Charles d'Orléans et bien sûr Geoffrey Chaucer sont parmi les poètes les plus renommés à avoir contribué à cette tradition. Or, j'utilise ici le terme « tradition » de manière quelque peu anachronique dans la mesure où rien ne prouve qu'une telle tradition ait bel et bien existé avant le XIV^e siècle et les poèmes de Chaucer que j'ai cités en introduction. John M. Manly avait suggéré que le « culte de la Saint Valentin semble avoir existé comme une tradition populaire depuis la haute antiquité¹ », ce que Derek Brewer avait nuancé en avançant l'idée que la Saint Valentin possède des origines courtoises et soit « à l'origine anglaise² ». Ce sont là des généralisations basées sur un sérieux manque de preuves, étant donné qu'aucun élément ne valide véritablement ni l'une, ni l'autre de ces hypothèses. Ces œuvres ont, en effet, très souvent été classées par les critiques comme appartenant à une tradition séculaire, alors qu'il n'en était rien. Jack B. Oruch, l'un des chercheurs ayant contribué au décryptage de cette fête, explique que non seulement nous manquons d'informations relatives à une quelconque convention littéraire valentine pré-Chaucérienne, mais que nous ne sommes également pas certains de savoir comment ce Saint s'est retrouvé associé à des oiseaux, des amants et au choix de partenaire.

Un rapide coup d'œil à l'étymologie du nom Valentin, qui était particulièrement populaire dans l'empire romain, reste intéressant. On y retrouve le mot latin *valeo*, pouvant signifier « valoir » ou « fort » et expliquerait pourquoi plusieurs empereurs et un pape ont porté ce nom. Néanmoins, Philippe Walter m'avait également fait remarquer que « Valentin » peut avoir consonné dès l'ancien français avec le verbe *galer* (« se dissiper en plaisirs »), d'où le mot *galant* (XIV^e siècle, « bon vivant ») et *galantin* (« qui a la vie galante »). L'évolution du

¹ « What is the Parlement of Foules ? » dans *Festschrift für Lorenz Morsbach*, Studien zur englischen Philologie 50 (Halle, 1913), p. 286.

² *The Parlement of Foullys*, 2nd Ed. Manchester, 1972, p. 6.

G en W pourrait expliquer, selon lui, la transition de galantin en valentin. Autrement dit, l'homophonie entre le nom de Valentin et celui du *galantin* peut avoir favorisé le rite de la fête. La tradition du donage est bien connue dans le folklore de février, encore au XX^e siècle dans certaines régions d'Europe : le valentinage (ou donage) permet la formation de couples par tirage au sort. À chaque galant, donc, sa Valentine. Cette association entre les termes français et « valentin » datent toutefois presque tous d'après Chaucer, à une époque où la fête commence à se développer. Nous reviendrons un peu plus tard sur le valentinage, au centre de cette fête. Notons pour l'instant que l'étymologie du nom est multiple, qu'il était populaire durant l'Antiquité et que près de trente Valentin différents ont été faits saints – aucun d'entre eux n'étant, de près ou de loin, associé à la fertilité.

Deux Saints Valentin méritent pourtant notre attention, à savoir un prêtre de Rome et un évêque de Terni, tous deux battus et décapités le 14 février, sous le règne de Claude II, et enterrés à une centaine de kilomètres l'un de l'autre autour de l'année 270. Les plus anciens actes ou passions de ces deux Valentin que nous possédons ont été composés durant le VI^e ou VII^e siècle, à une époque où ce genre est avant tout défini par un savant mélange d'histoire, de tradition orale et du désir des clercs d'appliquer des miracles et exécutions connues aux noms de martyrs dont l'histoire n'avait jamais été racontée. Ces compositions pseudo-historiques ont alors contribué au développement mythologique de ces figures par la composition de légendes, à savoir littéralement des histoires méritant d'être lues. Ces textes ont été traités comme des romances, aussi bien par les hagiographes catholiques que par la recherche moderne, mais ont pourtant été acceptés comme tels au moins jusqu'au XVII^e siècle.

Ces deux Saints Valentin, donc, auraient été mis à mort sous le règne de Claude. Aucune persécution n'ayant eu lieu sous Claude I^{er}, on en a déduit que les clercs parlaient donc de Claude II, qui a pourtant régné de mars 268 à avril 270 et qui passa la plupart de ces deux années loin de l'Italie. Rien ne laisse d'ailleurs penser que Claude II inversa la politique de tolérance envers les catholiques, mise en place par son prédécesseur l'empereur Galien. Le nom de Valentin n'apparaît d'ailleurs pas dans les premières listes de martyrs romains, telle que le Chronographe de 354, mais un culte dévoué à un martyr nommé Valentin existait bien à l'époque. Le pape Jules I céda des terres sur laquelle fut bâtie, au milieu du IV^e siècle, une basilique « quae appellatur Valentini », honorant l'évêque de Rome et généreux bienfaiteur de l'Église. Cette basilique est devenue un lieu de pèlerinage important au VII^e siècle, si bien que la porte nord de la ville, la Porte Flaminia de Rome (qui existe toujours et qui donne sur l'actuelle Piazza del Popolo) était connue sous le nom de Porte de Saint Valentin. L'histoire du prêtre Valentin est généralement plus longue que celle du plus discret Valentin de Terni,

mais toutes deux font référence à un religieux soignant grâce à sa foi un enfant infirme, ce qui lui vaut d'être battu et mis à mort. Bède le Vénérable connaissait les deux histoires puisqu'il les mentionne, dans sa *Martyrologie*, à la date du 14 février. Comme vous pouvez le constater, rien jusqu'ici ne laisse penser que ces données et histoires puissent donner naissance à la tradition que nous connaissons.

Alban Butler avait avancé l'idée en 1756 que cette tradition viendrait de la tentative d'abolir les traditions et superstitions païennes, notamment la célébration durant laquelle des garçons tiraient au sort le nom de jeunes filles le 15 février. Selon Butler, des prêtres auraient changé le nom de la déesse en un nom de saint sur les billets tirés au sort. En 1807, Francis Douce offre une explication similaire, quoi que légèrement enjolivée, dans laquelle le festival romain est associé aux Lupercales, célébrées pendant toute une partie de Février en honneur de Pan (Faunus, dans la mythologie romaine) et de Junon. À cette occasion, on se livrait à ce que l'on nommerait aujourd'hui le valentinage puisque les noms de jeunes femmes étaient mis dans une boîte et tirés au sort par les hommes. Douce ajoute que les prêtres ont tenté de transformé la tradition païenne en lui accolant des noms de saints, et Saint Valentin a été choisi parce que la date de son martyr correspondait. Cette idée que la Saint Valentin découle des Lupercales a été accepté depuis sans ombrage, mais comme le signale Oruch, « [d]'après ce que je peux déterminer, les premières suggestions d'une loterie d'amants pour la Saint Valentin n'apparaissent qu'au XV^e siècle dans les poèmes de Lydgate et Charles d'Orléans. [...] La seule tentative connue de supprimer la coutume et de substituer des noms de saints est celle de Saint François de Sales, en 1603, lorsqu'il est devenu évêque d'Annecy³. » Il faut par ailleurs ajouter que les Lupercales n'ont jamais été associé à cette idée de loterie.

Selon Alfred L. Kellog et Robert C. Cox, la transformation de Saint Valentin en figure de fertilité aurait été indirecte et largement accidentelle. Lorsque le Pape Gélase I^{er} a finalement aboli les Lupercales, sa procédure aurait suivi le schéma alors accepté. Il l'aurait remplacé par une fête chrétienne de signification comparable et plus ou moins à la même date, à savoir la Purification de la Vierge, ou Chandeleur, le 14 février. La date de la Chandeleur a ensuite été changée, passant du 14 au 2 février afin de correspondre avec la fixation de la date de la naissance du Christ au 25 décembre. Saint Valentin aurait alors, bien malgré lui, récupéré les attributs de la Vierge Marie : la pureté et la fertilité. Néanmoins, rien ne laisse penser que l'explication de Cox et Kellog est valable. Gélase I^{er} avait au contraire formellement condamné la participation de Chrétiens aux rites païens, ayant écrit une lettre ouverte à ce

³ « St. Valentine, Chaucer, and Spring in February », *Speculum* 56.3, 1981, p. 539.

sujet et donné une série de messes. La lettre était adressée au sénateur chrétien Andromaque et à ceux de sa faction et joue plus sur la menace que sur l'idée de compromis. À aucun moment, Gélase ne montre avoir envie de substituer les Lupercales par une autre fête, et menace au contraire d'excommunication quiconque s'en approcherait.

Bref, il n'est pas si évident que cela que la Saint Valentin soit devenue la fête des amoureux durant l'Antiquité afin de remplacer une fête païenne. L'explication et l'association de Valentin avec la notion de fertilité ne peut venir que d'ailleurs.

2. Arrivée en Angleterre de la Saint Valentin

S'il y a bien quelque chose qu'on s'arrachait au Moyen Âge, ce sont les reliques de saint, dont l'origine était souvent plus que douteuse. Chaucer s'en moque d'ailleurs ouvertement dans ses *Contes de Canterbury*. Néanmoins, Valentin n'échappa pas à la règle. Une de ses têtes était notamment vénérée au monastère de Jumièges en Normandie. Baudri de Bourgueil, évêque de Dol, écrivit en 1120 plusieurs histoires racontant des miracles accomplis par la tête du Saint. Jumièges avait alors une grande connexion avec l'Angleterre, puisque l'abbé Robert de Jumièges avait été fait évêque de Londres puis archevêque de Canterbury en 1051, avant même l'invasion normande. Il est possible que les légendes de Baudri soient arrivées en Angleterre grâce à Robert. Mais cela ne montre aucunement en quoi Valentin aurait pu devenir le saint de la fête que nous connaissons. Kellog et Cox ne trouvent d'ailleurs aucune preuve littéraire reliant Baudri durant le XII^e siècle et Othon de Grandson durant le XIV^e. Les légendes de Baudri ne mentionnent en effet à aucun moment des amants, ou des oiseaux. Et rien entre 1120 et 1370 ne montre que quiconque en Europe, ou en Angleterre, ait pu avoir connaissance des écrits de Baudri. L'enquête menée par Oruch indique que des copies des manuscrits ont pu circuler, mais il n'a trouvé aucune preuve du développement du patronage du Saint dans la région de Jumièges. Les références à Saint Valentin dans les archives de l'abbaye, conservées à la bibliothèque municipale de Rouen, indiquent que le culte était essentiellement local. Les miracles décrits par Baudri ne bénéficiaient après tout qu'aux moines de Jumièges et aux villageois de la région, et les miracles n'avaient lieu que lorsque la relique était amenée dans les fermes ayant besoin d'aide. Ce ne sont, par ailleurs, par les reliques du Saint qui manquaient. Différentes reliques de différents Saint Valentin se trouvaient non sans mal à travers l'Europe (une tête à Kirdorf, diocèse de Mainz) et Kiedrich (diocèse de Limburg). Des os se trouvaient à Griselles, diocèse de Dijon. Une autre relique se

trouvait à Annecy. Des reliques de Valentin se retrouvent également à Turin, Armentières, Ham, Albacete (Espagne), Bagà et Manrèse (Catalogne), Gand (Belgique)...

Mais une tête de Saint Valentin mérite notre attention puisqu'elle se trouve en Angleterre. La reine Emma, femme normande d'Æthelred II (978-1016) puis de Knut (roi d'Angleterre de 1016 à 1035) était une avide collectionneuse de reliques et une des opposantes de Robert de Jumièges. Elle a notamment donné à l'abbaye d'Hyde à l'occasion de la mort de son fils, le roi Hardeknud en 1042, des reliques de Saint Valentin. Le calendrier de l'abbaye, composé environ en 1300, montre que Valentin avait deux fêtes à son nom, dont une en février. La tête de Valentin restait conservée sur place. Chaucer aurait pu en entendre parler de la bouche de l'abbé de Hyde en personne, dont le monastère possédait l'auberge du Tabard à Southwark et y avait un logement et chapelle. Cette auberge était bien connue de Chaucer, puisqu'il en fait le point de départ de son pèlerinage vers Canterbury :

Bifil that in that seson on a day,
In Southwerk at the Tabard as I lay
Redy to wenden on my pilgrymage
To Caunterbury with ful devout corage,
At nyght was come into that hostelrye
Wel nyne and twenty in a compaignye
Of sondry folk, by aventure yfalle
In felawshipe, and pilgrimes were they alle,
That toward Caunterbury wolden ryde.

(GP, v. 19-27)

Reste à savoir lequel des deux Saint Valentin que nous avons mentionné était vraiment connu. La vie du Saint de Terni semble plus populaire que celle du dignitaire de Rome, même si le légendaire de Rouen (composé aux XII^e et XIII^e siècles) et celui rédigé par Pierre Calo (vers 1348) incluent les deux. Les copies des anciennes martyrologies contiennent à ce titre des extraits des actes de martyre des deux Saint et se trouvaient alors dans presque toutes les églises et monastères d'Europe. Et bien qu'assez similaires et pas particulièrement romanesques, elles attiraient beaucoup d'attention. Jacques de Voragine a par exemple choisi le prêtre de Rome et l'a inclus dans sa *Légende Dorée* au XIII^e siècle, que Chaucer connaissait puisqu'il en adapte une partie pour « The Second Nun's Tale ». Jacques nous donne une nouvelle étymologie du nom de Valentin, qui après avoir donné une idée de force

et de valeur signifierait cette fois « valens tyro », soldat du Christ. Valentin, nous dit Jacques, n'a jamais été vaincu, il a attaqué les idoles et défendu les valeurs de l'Eglise. C'est par sa souffrance et son martyr qu'il a été vainqueur. Il présente ensuite l'histoire de l'Empereur Claude appelant à lui Valentin et raconte leur dispute à propos des idoles païennes. Claude est présenté par Jacques comme un être faible qui est à deux doigts d'être converti par Valentin. C'est l'intervention d'un dignitaire romain qui le sauve. Claude confie alors Valentin à la garde d'un prince de sa cour. Le Saint restaure la vue de la fille de son gardien, ce que l'empereur punit par la mort.

Une mention intéressante de Valentin en langue anglaise se trouve dans le *South English Legendary*, datant de la fin du XII^e siècle. Bien que certaines parties de ce textes soient fondées sur les écrits de Voragine, les 48 vers narrants l'histoire de Valentin s'inspirent quant à eux des actes de l'évêque de Terni, dont ne s'est pas servi Jacques de Voragine. Il est décrit comme convoqué par le rhétoricien romain Craton. S'ensuit alors une dispute scholastique largement simplifiée dans le *Legendary*, un miracle et une mise à mort. Bien que bref, ce court récit a permis à la légende de Saint Valentin de rester en vie en Angleterre à travers tout le XIV^e siècle. Nous trouvons une autre apparition littéraire de cette légende dans *Saint Valentin*, une pièce de 1361 vers produite en 1339 et 1382. La pièce fait quelques modifications à l'histoire et francise légèrement Valentin, mais il reste néanmoins le saint des anciennes légendes romaines, et en aucun cas le patron des amants ou une figure de fertilité. Il semble donc juste d'affirmer que Chaucer, et ses contemporains connaissaient l'histoire de Saint Valentin, mais qu'il y a peu de chances qu'ils aient été capable de faire la différence entre l'évêque de Terni et le prêtre de Rome. Qui plus est, il n'y a rien dans les textes mentionnés suggérant que Valentin ait pu inspirer une tradition poétique courtoise, voire une nouvelle fête. Afin de trouver des traces datant de l'époque de Chaucer, ou d'avant, suggérant une association de Saint Valentin avec le printemps, les oiseaux ou les amants, il faut se pencher non pas sur les légendes chrétiennes ou païennes et les actes de martyr mais sur les premiers calendriers.

Le 14 février est une date bien étrange pour associer Saint Valentin au printemps et au renouveau. Février est bel et bien un mois d'hiver, comme le montre les représentations de ce mois dans les calendriers illustrés (habituellement, un homme se réchauffant les pieds au coin du feu). Mars était plus communément (et l'est encore) associé avec le renouveau par l'équinoxe vernal. La date du début du printemps n'était pourtant pas aussi clairement établie au Moyen Âge qu'elle ne l'est aujourd'hui et les calendriers avaient alors tendance à se

contredire. Plusieurs calendriers ecclésiastiques et séculaires annoncent que le soleil entre dans le signe du Bélier le 18 mars et donne le 21 mars comme date de l'équinoxe. Or, on sait que du temps de Chaucer, le soleil entrait dans le Bélier le 12 mars. De fait, à quel date pouvait bien commencer le printemps ? Le 12, le 18 ou le 21 ? Consulter un calendrier n'aurait pas aidé à y voir plus clair, puisque certains proposaient le 7 ou 22 février (voire même les deux dates) comme début du printemps. D'autres encore avancent le 3, 6, 8, 9 ou 21 février.

La période du 6 au 9 février nous vient des traditions grecques et romaines, qui marquaient les saisons à mi-chemin entre équinoxe et solstice. Le mouvement des Pléiades indiquaient le début de l'été le 9 mai et de l'hiver le 9 novembre. Plus au sud, vers la Méditerranée, l'arrivée des vents d'ouest (Zéphire et Favonius) signalaient l'arrivée du printemps en février. Ovide propose à ce titre la date du 9 (*Fasti* 2. 149-150), Pline l'Ancien, le 8 (*Nat. Hist.* 2.47), Varron le 7 (*De re rustica* 1.28). Vitruve réfère au Favonius comme signe du printemps (*De arch.* 2.9.1), tandis que Ptolémée (*Tetrabib* 1.19) suggère que le printemps commence avec l'arrivée du soleil dans le signe du Poisson. Les calendriers médiévaux montraient alors le début du Poisson au 15 février (alors que c'était plutôt le 10 février pour l'année 1400). Isidore de Séville (*De nat. Rer.* 7.5) fait habituellement figure d'autorité pour la date du 22 février et suit sans doute Pline en disant que les hirondelles apparaissent le 22, au moment où Favonius (alors appelé Chelidonias, car associé avec les hirondelles) souffle. Bède propose les deux dates (*De temp. rat.* 35) et opte pour le 7 février pour le début du printemps. La *Martyrology* vieille-anglaise composée au IX^e siècle annonce le début de l'été au 9 mai, de l'hiver le 7 novembre, l'hiver durant traditionnellement 92 jours, cela nous donnerait également le début du printemps pour le 7 février.

Bien qu'assez chaotique, toutes ces dates et contradictions nous laissent bien avec l'idée que février est un mois de printemps. La réforme du calendrier Grégorien en 1582 changea quelque peu les choses : le temps au 14 février de Chaucer aurait été celui du 23 février pour nous aujourd'hui. Un certain nombre de calendriers, écrits sur le continent et à Winchester et Durham en Angleterre du IX^e au XIV^e siècle annoncent même que les oiseaux recommencent à chanter le 12 février. Et il est vrai qu'un certain nombre d'espèces d'oiseaux s'accouplent en Angleterre en février, comme par exemple la grive draine, la corneille, la perdrix, le freux, le héron, le grèbe huppé, le vanneau et le merle. De même, un grand nombre de fleurs commencent à bourgeonner dès le 23 février à travers toute l'Europe occidentale. Et bien que la majorité des calendriers et livres d'heures illustrent février par un homme se réchauffant au

coin du feu et mars par l'élagage des arbres, une minorité distincte de calendriers montrent l'activité agricole commençant un mois plus tôt, ou font de février le moment de labourer. Des calendriers Saxons du XI^e siècle montrent par exemple l'élagage des arbres en février et un poème calendaire anglais du XV^e siècle, avec des miniatures dans le manuscrit, nous dit :

Januar: By thys fyre I warme my handys;
Februar: And with my spade I delfe my landys.

De même, le prêtre Eugenius Vulgarius déclare en suivant la datation romaine dans poème calendaire du X^e siècle que le 14 février: "Ter binis denisque Valentinus fovet arva." On retrouve ici une claire association de Saint Valentin avec la fertilité, au moins en Italie au X^e siècle. En Angleterre, le 14 février était en revanche la date à laquelle on commençait notamment à greffer les poiriers. De nombreux autres textes insistent sur le Poisson comme un moment propice au travail de la terre.

Quoi que Chaucer et ses contemporains aient pu penser du début du printemps, ils suivaient la croyance développée par Frédéric de Hohenstaufen dans son *De arte venandi cum avibus* (XIII^e siècle) que les oiseaux nichent généralement au printemps parce que la température joue sur les humeurs et le désir des deux sexes. Frederick ajoute que, motivés par la saison, les oiseaux retournent vers leur habitat naturel pour retrouver des membres de leur espèce, choisir un compagnon avant de repartir. Chaucer connaissait certainement cette tradition, ainsi que les lyriques populaires liant les chants d'oiseaux, les fleurs, l'amour au début du printemps. *The Thrush and the Nightingale*, un poème composé durant la deuxième moitié du XIII^e siècle et mettant en scène un débat d'oiseaux sur le mérite des femmes, en est un bon exemple. De nombreux textes à travers toute l'Europe suivaient cette association des oiseaux à l'amour et au printemps. Cette association est très présente dans les *Carmina Cantabrigiensia*, les Chants de Cambridge (datant du XI^e siècle), et les vers des troubadours. Cet événement était annonciateur de l'été dans tous ces poèmes. Chaucer n'avait donc pas un grand saut à faire pour imaginer une assemblée d'oiseaux, rassemblés pour se trouver un compagnon durant la Saint Valentin. (Parlement of Fowls, l. 680-682).

On retrouve une autre association pré-Chaucérienne entre Valentin et des amants dans *Valentin et Orson*, un roman de chevalerie carolingien. Valentin est un noble de naissance, un combattant valeureux qui gagne l'amour de Clerimonde mais qui tue son propre père par accident. Sa peine est donc de vivre loin de sa femme, dans la pauvreté et l'humilité. Il meurt

un saint homme et les malades visitant sa tombe sont guéris et il devient alors rapidement un saint. Bien que les premières versions de cette romance soient plus anciennes que Chaucer, les manuscrits complets ayant survécus et dans lesquels Valentin est canonisé sont plus récents. Il semblerait que la canonisation soit une addition tardive au roman, inspirée par la célébrité grandissante de Saint Valentin durant le XV^e siècle. En regardant un calendrier en février, Chaucer n'aurait donc trouvé de meilleur choix de patron pour cette saison que Valentin, dont la fête se trouvait à mi-chemin entre les deux dates possible du début du printemps. Les autres noms que l'on retrouve dans les calendriers anglais et les martyrologies pour la période du 7 au 14 février ne se prêtaient d'ailleurs pas vraiment à la poésie avec des noms comme Scholastica et Austreberte le 10, Eulalia le 12 et Eormenhilde le 13. La Saint Valentin était alors un canevas blanc, dépourvu de légendes véritablement populaires ou spectaculaires, ce qui en faisait d'office la date et le patron idéal pour ce que Chaucer avait en tête. Même s'il n'invente pas complètement la totalité de cette fête (les folkloristes vous diront qu'il y a depuis très longtemps des traditions similaires à cette période de l'année), Chaucer semble bien être le premier avec *The Parliament of Fowles* à se focaliser sur cette cérémonie annuelle et à définir Saint Valentin comme patron des amoureux. Dans ce poème, composé aux alentours de l'année 1380, Chaucer nous décrit un parlement d'oiseaux, convoqué par Nature :

For this was on seynt Valentynes day,
Whan every foul cometh there to chese his make.

(309-310)

Il insiste alors sur l'importance de cette cérémonie qu'il nous décrit comme étant annuelle :

This noble emperesse, ful of grace,
Bad every foul to take his owne place,
As they were woned alwey fro yer to yeere,
Seynt Valentynes day, to stonden there.

(319-22)

Il y définit également les règles de la cérémonie, lorsqu'il nous dit :

Les seuls autres poètes à avoir employé le thème de l'amour valentin au XIV^e siècle sont John Gower (grand ami de Chaucer) dans deux de ses *Cinkante balades* (34 et 35) et l'auteur de *The Cuckoo and the Nightingale*, longtemps attribué à Chaucer mais sans doute composé par un autre de ses amis, Sir John Clanvowe. À la mort de Chaucer en 1400, la tradition était déjà bien établie. Une Cour amoureuse avait été formée à Paris le 14 février, avec 600 hommes membres, dont Charles VI. L'année suivante, Christine de Pizan écrivait le *Dit de la Rose*, qui décrit la fondation par Louis d'Orléans d'un Ordre de la Rose pour la Saint Valentin. Christine a également composé trois autres poèmes dans la tradition valentine. Plus tard, au début du XV^e siècle, John Lydgate composera trois poèmes valentin à la manière de Chaucer. Lydgate fut de bien des façons le premier innovateur depuis Chaucer, puisqu'il choisit d'ignorer (ou ne connaissait pas) les principales caractéristiques des poèmes de ses aînés. Il fut ainsi le premier à faire du nom du Saint une étiquette colée sur un type particulier de poème, comme le prouve le titre d'une de ses compositions : *A Valentine to Her that Excelleth All*.

Charles d'Orléans fait également partie de ceux ayant contribué au développement de cette tradition, comme le remarque Daniel Poirion en soulignant l'imitation de Chaucer par Charles d'Orléans dans son livre *Le poète et le Prince* (p. 119). Charles a écrit deux poèmes valentin en anglais durant sa longue attente de rançon après Azincourt. Il en a écrit, au final, quatorze de ce style en français, dont douze rondeaux. Charles donne, dans ses poèmes, une nouvelle importance au valentinage, à la loterie et au choix de compagnon. Et il est sans doute le premier poète de cette tradition à avoir l'influence nécessaire pour faire que la vie imite l'art. En tant que fils et héritier de Valentine Visconti et Louis d'Orléans, il pouvait sans mal inviter ses amis à véritablement célébrer cette fête :

A ce jour de saint Valentin,
Venez avant, nouveaux faiseurs,
Faictes de plaisirs ou douleurs
Rymes en françoys ou latin.
Ne dormez pas trop au matin,
Pensez a garder voz honneurs.
A ce jour de saint Valentin.

(Rondeau 248)

C'est ainsi à cette même époque que Valentin/Valentine devient vraiment synonyme d'amoureux, d'amant, peut-être d'ailleurs comme le suggérait Philippe Walter, par homophonie avec les termes ancien français « galant » et « galantin ».

Pour résumer, Saint Valentin n'a d'après toutes ces données hérité d'aucune association exotique avec l'amour, la fertilité ou la purification des Lupercales romaines ou de la Chandeleur. Les auteurs médiévaux comme Bède, Jacques de Voragine, les auteurs du *South English Legendary*, de la pièce française *Saint Valentin* ne font jamais référence à cet aspect de Valentin. Il est également plus qu'improbable de les écrits de Baudri de Bourgueil aient voyagés ou intéressé qui que ce soit au-delà de Jumièges, tout comme il semble impossible que nous ayons entièrement perdu les traces d'une possible convention poétique ou tradition folklorique associant les oiseaux et Saint Valentin. Pourtant, la tête du Saint était bien vénérée dans l'ancienne capitale anglaise de Winchester, et le nom même du Saint a semblé suffisamment beau à plusieurs poètes et familles aristocratiques pour l'utiliser. La relation entre Valentin et la fertilité ne peut être que le résultat d'une coïncidence et résulterait donc de la proximité de sa fête avec des pratiques agricoles propres à février, préparant la terre au retour de l'été. Chaucer fut toutefois le premier à fixer de manière définitive ces spécificités calendaires avec l'amour, les oiseaux à la date du 14 février. *The Parliament of Fowls* lui permit de définir les aspects de cette cérémonie. Il se permet ensuite en 1385 dans *A Complaint of Mars* d'entrer directement dans le vif du sujet avec le chant des oiseaux à la Saint Valentin :

Gladeth, ye foules, of the morowe gray!
Lo! Venus, rysen among yon rowes rede!
And floures fressh, honoureth ye this day;
For when the sunne uprist, then wol ye sprede.

[...]

Seynt Valentyne, a foul thus herde I synge
Upon thy day, er sonne han up-sprynge.

(1.1-14)

Ce positionnement de la fête en février, cet optimisme et cette célébration de l'été vient contrebalancer la dureté de l'hiver, dont la plus grande partie est alors passée. Dans

Complaint, Chaucer développe une histoire d'amour malheureuse entre Mars et Vénus équilibrée par l'imagerie printanière du début du poème. Ce même contraste entre une journée ensoleillée durant la Saint Valentin et un amant malheureux apparaît dans une ballade anglaise de Charles d'Orléans et sa version française : les rayons brûlant du soleil éveillent le narrateur qui observe une joyeuse assemblée d'oiseaux, malgré la douleur causée par la mort de sa maîtresse. Cet hiver du cœur au printemps, cette tristesse de l'amant dans un monde en joie est récurrente chez Chaucer. Le génie de Chaucer dans *Parlement* et *Mars* a alors été de déplacer une imagerie poétique printanière habituellement associée à avril ou mai en plein mois de février, un choix d'autant plus percutant qu'il permet un contraste entre les deux saisons et donc entre les différents types d'émotions. Comme John Lydgate le précise dans *A Valentine* :

In choys of love þer is gret liberte
Euvery seasoun, wheþer hit thowe or freese.

(1.309)